ARIEL KYROU

PARANOFICTIONS

TRAITÉ DE SAVOIR VIVRE POUR UNE ÉPOQUE DE SCIENCE-FICTION

CLIMATS



Extrait de la publication

Extrait de la publication

PARANOFICTIONS

TRAITÉ DE SAVOIR VIVRE
DANS UNE RÉALITÉ DE SCIENCE-FICTION

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Techno Rebelle, Un siècle de musiques électroniques, Denoël, 2002.

Extrait de la publication

Ariel Kyrou

PARANOFICTIONS

Traité de savoir vivre dans une réalité de science-fiction

CLIMATS

Extrait de la publication

Copyright © Climats, un département des éditions Flammarion, 2007.

CLIMATS
87, quai Panhard et Levassor
75647 Paris cedex 13

ISBN : 2-08-213135-1

Extrait de la publication

Introduction
« Total recall »

Le mardi 7 octobre 2003, le héros du film *Total Recall* a été élu gouverneur de Californie. Les électeurs ont voté pour le « *recall* », traduisez la « destitution » du précédent gouverneur, démocrate, célébrant ainsi la gloire du stentor républicain Arnold Schwarzenegger. *Total recall* : le retour. Treize ans après son premier acte de pure fiction cinématographique, le second épisode du long-métrage se jouerait-il à notre insu au cœur de notre monde dit ***réel***, ici et maintenant ? Ce « rappel » de 2003 puis la réélection en novembre 2006 de Schwarzy sonnent-ils la « destitution » finale de toute vérité ?

Par un étrange clin d'œil de l'époque, les multiples sens du mot « *recall* » se croisent en une figure de roman de gare, acteur célèbre au corps comme au langage dopés aux stéroïdes. J'ai l'étrange sentiment que le meurtre dont il est le symbole a déjà eu lieu. Meurtre de la politique. Meurtre de la pensée. Meurtre de la réalité. Mais aussi meurtre de notre mémoire, d'ores et déjà défigurée par ses mimiques de super-héros de *comics* américains. Non, décemment, je ne peux croire que cette caricature mécanoïde du Monsieur Propre que j'utilise pour nettoyer mes carrelages puisse présider aux destinées de l'État le plus peuplé des États-Unis. À moins qu'il ne s'agisse du stade

ultime de cette société du spectacle que vilipendaient les situationnistes dans les années 1960 ? Le culturiste, l'acteur, l'entrepreneur immobilier, le gouverneur Schwarzenegger signifie à lui seul l'intégralité du fantasme dominant. Il est ce capitalisme d'aimable carnassier qu'un obscur démiurge semble avoir travesti en gigantesque surboum, avec piquouses de couleurs hypnotiques, rire gras obligatoire et sexe virtuel à tous les étages. Il est ce biberon médiatique qui atrophie nos affects. Il est cette séduisante tétine que nous suçons depuis notre plus jeune âge pour que tourne la Machine à décerveler. Plus sournoisement, ce cador de la « télécratie »[1] planétaire semble à la fois notre bonne et notre mauvaise conscience, décideur écolo agissant contre l'aggravation de l'effet de serre *et* suppôt de la peine de mort en phase avec l'opinion de ses administrés. Bref, la star tous azimuts est la démonstration vivante du décès de cette bonne vieille vérité à laquelle nous aimerions tant nous accrocher. Vérité dont la disparition nous oblige à choisir, faute de mieux, entre les multiples fictions qui nous habitent, nous les urbains gavés d'images détachées de toute référence à quelque réalité solide. Sommes-nous les acteurs d'un sympathique navet hollywoodien ou les victimes du roman parano d'un écrivain de science-fiction ? Vivons-nous dans un paradis de bonne humeur musclée, tel un troupeau de Bambis protégés par des bergers et des chiens de garde aux airs de Terminator ? Ou devons-nous fouiller dans les tréfonds de notre imaginaire de quoi survivre à cet enfer souriant que décrit J. G. Ballard, la société de consommation ayant « *transformé nos villes en salles de jeux vidéo élargies où les niveaux concurrents d'irréalité se superposent comme les strates d'une Troie électrographique*[2] » ?

1. Selon l'expression de Bernard Stiegler dans *La Télécratie contre la démocratie*, Paris, Flammarion, 2006.
2. James Graham Ballard, *Millénaire mode d'emploi*, Tristram (1996, 2006 pour l'édition française), p. 105.

Le scénario de *Total Recall* – j'entends le film de Paul Verhoeven sorti en 1990, pas son remix politique depuis 2003 – vient d'une nouvelle de Philip K. Dick : *Souvenirs à vendre* en français. Sa figure centrale y est Douglas Quail, grand dadais tout en biceps, « *minable petit salarié* » qui s'ennuie et rêve de fouler le sol de la planète rouge... Simple fonctionnaire marié à une blonde qui lui rappelle sans cesse son manque d'avenir, le personnage imaginé par l'auteur de science-fiction et repris tel quel dans le long-métrage cultive des projets moins mégalomaniaques que le jeune Schwarzy. Quail se dit juste : « *Un jour j'irai. Je verrai Mars avant de mourir*[1]. » Mais il n'a pas les moyens de s'offrir la traversée. Alors, sans en souffler mot à sa femme, il décide de se payer une simulation grandeur nature du voyage sur la planète rouge. Un matin, en douce comme s'il allait voir un porno au lieu de s'asseoir à son bureau, il se rend à MémoiRe SA. Le personnage de fiction désire se faire implanter le souvenir d'une aventure où il aurait été « *agent secret d'Interplan* », en mission sur Mars. Cet homme moyen se pose sur un fauteuil de dentiste *high-tech*, électrodes sur la tête. Et là, l'opération plante. Car Douglas Quail « *veut qu'on lui implante un faux souvenir qui corresponde à un voyage qu'il a effectivement accompli. Avec un faux motif qui est en réalité le vrai* ». Il a véritablement été sur Mars par le passé. Il y a canardé de méchants ennemis. Puis, selon les termes de leur contrat, secret défense, son employeur Interplan lui a effacé de la mémoire l'épisode sanglant. Sauf que le passage par *MémoiRe SA* permet à l'impétrant de retrouver quelque ersatz de ses neurones perdus. D'où un méli-mélo de vrais et faux événements qui se renversent en permanence. Confusion de réalités, qui se clôt dans le scénario hollywoodien par de la « vraie » bagarre au cœur du dôme martien, et dans la nouvelle d'origine par un retournement plus métaphysique, ouvert sur une multitude d'interprétations.

1. Philip K. Dick, *Souvenirs à vendre*, nouvelle tirée du recueil *Nouvelles, 1963-1981*, Denoël / Présence du futur (1998), p. 353.

Extrait de la publication

Cette nouvelle n'est pas qu'une fiction.

C'est une fable du temps présent.

Rien que ce titre français, *Souvenirs à vendre* : il semble une impossibilité, et pourtant...

« *Vous recevrez des preuves tangibles de votre voyage* », clame le vendeur de MémoiRe SA à Douglas Quail : « *le talon du billet* » ; quatre cartes postales « *affranchies, en couleur et en trois dimensions* » ; « *Un film, des vues de sites touristiques locaux que vous aurez prises avec une caméra louée sur place* » ; « *Plus le nom des gens que vous aurez rencontrés, des souvenirs pour une valeur de deux cents poscreds, qui arriveront de Mars dans le courant du mois suivant* »... Et cette conclusion : « *Vous ne vous souviendrez ni de nous, ni de cette entrevue, ni de votre passage ici. Dans votre mémoire, ce sera un* ***vrai*** *voyage ; nous vous le garantissons* » [1].

L'écrivain ne raconte pas une manipulation intellectuelle, mais une chirurgie bien « réelle », tangible, sur la matière même de notre cerveau, juste agrémentée de quelques preuves de papier *a posteriori*... Le touriste virtuel pose ses fesses au cœur de la salle d'opération. Les infirmières l'endorment, puis les chirurgiens se mettent à tripoter ses neurones et lui implantent des souvenirs fictifs, qu'il prendra pour ***sa*** réalité. Et ce faux tout à fait réel de devenir vrai...

Ce tour de passe-passe, cette exagération abracadabrante, nous dévoile le visage du tourisme de masse, vendant du cliché pour mieux plonger des êtres dépossédés de leur singularité au fin fond de réalités de cartes postales : mornes plages pour hôtels de caricature, steaks de soleil et marchands de lune, drague grossière et frime de carnaval. Tout droit sorti d'un mauvais roman de Houellebecq, le touriste pense qu'il s'agit d'un voyage, qu'il explore de nouveaux horizons ou du moins se repose la tête dans des espaces dégagés de toutes contraintes, enfin respirables. Mais ce n'est qu'un masque. Les souvenirs

1. Philip K. Dick, *Souvenirs à vendre*, *op. cit.*, p. 356.

sont des clones de souvenirs. Implantés, faux, comme les tickets et les films amateurs ne sont que preuves factices. Le client pense être dans une station balnéaire grecque, loin de son labeur. Mais la Grèce n'y est plus. Elle se cache dans les terres montagneuses, loin de l'océan colonisé, inaccessible à nos corps et à nos esprits putréfiés. Ne subsistent guère sur l'ersatz côtier que de vieux Hellènes en représentation théâtrale. Et les plages insipides au parfum de cellulite, les bars bulbeux, les fast-foods graisseux, les pauvres magasins aux néons racoleurs, les panneaux clignotant d'invitations à perdre le goût des couleurs. Une bulle de simulations bas de gamme pour androïdes en goguette. Empathie zéro. Plaisir minute pour aveugles des sens. Une usine à touristes sans raison ni déraison, comme il en existe des milliers désormais sur les côtes de la Méditerranée. Un modèle de vomi capitaliste à perdre son fric et son âme. Le village de pêcheurs, censé donner son caractère au lieu, a été enterré il y a très, très, très longtemps. Il ne vous en reste que le souvenir, payé fort cher. L'idée de l'exotisme. Et encore, une idée vulgaire et de seconde main, inspirée d'une photo de catalogue pour caricature de bronzé…

Au-delà du voyage dont il ne subsiste que l'image et le bruit de tiroir-caisse, ce vrai faux souvenir de Douglas Quail devient le miroir de ces vrais faux divertissements de l'industrie culturelle, travestissant des airs de rien en mémoire de musiques, ou des images infiniment consensuelles en tableaux d'histoire personnelle. Le tout payant, bien sûr. Plus d'effort. Plus d'inattendu. La culture ne se pratique, ne se découvre plus. Elle se gobe en pilules chimiques au goût de soupe. Réduite à l'état de *souvenirs à vendre…*

MémoiRe SA pourrait se nommer Microsoft, Time Warner, Vivendi Universal, LVMH ou Bouygues en tutu TF1. Car notre capitalisme devenu spectacle culturel se donne désormais comme première mission de nous fabriquer puis de nous vendre des souvenirs de pacotille. Qu'elle passe par la télévision,

Extrait de la publication

l'ordinateur, la console de jeu vidéo ou le téléphone mobile, l'image insère ses stéréotypes creux mais efficaces dans des têtes d'ores et déjà gouvernées par l'apparence. En une logique infiniment circulaire, le crétinisme consommable se nourrit d'encore plus de crétinisme consommable, et le voyeurisme d'encore plus de voyeurisme. Croyant regarder le monde, je m'admire dans le miroir cathodique, qui lui-même me renvoie mon image, debout devant le miroir, et ainsi de suite à l'infini la répétition du même vide. Dans un autre genre, je me noie l'esprit dans l'uniforme du soldat exterminateur, joystick à la main. Ou je me rêve en représentation show-biz, diaboliquement mode, dans la peau de la star d'un jour. Et je m'imagine d'autant mieux de l'autre côté de l'écran que les objets, les codes et les remarques insignifiantes du quidam dont je jalouse la présence sous les caméras sont les miens – ou ceux que je crois miens... L'intérieur et l'extérieur de l'écran ont fusionné. Mon esprit cafouille. Un instant, je crois redessiner les contours flous de mon identité. Je renais à ma propre fiction. Puis je replonge dans le bain aux glaces réfléchissantes. Je redeviens ce niais de la télé-réalité, habillé et maquillé pour l'animation, voire la réanimation 3D. Je suis cette cohorte d'individus lambdas aux souvenirs de pixel. Je suis en état de coma spirituel.

Oh ! bien sûr, les esprits chagrins auront raison d'affirmer que Guy Debord a déjà décrit il y a quarante ans ce spectacle permanent comme « *un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images*[1] ». Il a mis à nu ce monde gouverné par l'apparence. Il a décortiqué la pantomime de notre « vie séparée ». De façon plus analytique que l'enflammé *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem, lui aussi membre de l'Internationale situationniste en cette année 1967, ce chirurgien des mots et des choses a dévoilé une société désincarnée où tout

1. Guy Debord, *La Société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici (1967, 1987), p. 10.

Extrait de la publication

devient illusion, paradis désespérant qui nous engage à vivre par procuration au travers de simulacres, d'images morales, idéales et ridicules, de stéréotypes que des clowns tristes fabriquent pour nous et nos lucarnes électroniques... Les moindres moments du quotidien se muent en shows mesquins ou, pire, aliénants, abrutissants. L'amour, les corps, la vie se transforment en marchandises, en slogans publicitaires. Debord et Vaneigem ont stigmatisé notre guéguerre de rôles pour un fauteuil de dupe au banquet de la consommation. Ils l'ont écrit à l'aube de mai 68 puis Debord l'a réécrit dans ses *Commentaires* en 1988. À tort ou à raison, il nous l'a dit, redit et répété : tous, nous ne sommes plus que des coquilles vides, des mécaniques de pure représentation sociale, sans matière vive ni authenticité d'être, incapables de différencier l'inestimable millésime de la piquette pour hypermarché.

Guy Debord a lu le devenir-fiction de notre quotidien, de ce monde « *réellement renversé* » où « *le vrai est un moment du faux* ». Car comme il l'assène dans ses *Commentaires*, « *le sens final du spectaculaire intégré, c'est qu'il s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait ; et qu'il la reconstruisait comme il en parlait*[1]. » Sauf que le penseur radical, si lucide et visionnaire soit-il, a toujours cru en sa « *mission historique d'instaurer la vérité dans le monde*[2] », telle qu'il la revendiquait en clôture de *La Société du spectacle*. Comme si nous pouvions encore sauver la Vérité avec un grand V des flots irrépressibles de fantasmes médiatiques se nourrissant de tsunamis d'images qui s'alimentent les uns les autres, façonnant et refaçonnant nos souvenirs eux-mêmes d'ores et déjà artificiels. Debord parle encore d'une domination sous le sceau du « *secret* ». Il s'accroche à l'idée d'une « *réalité cachée* », d'un jeu machiavélique de quelque « *autorité spectaculaire* », tenant les ficelles de nos chairs de marionnettes. De sa posture d'exilé volontaire, depuis son oasis de rationalité, il ne peut envisager l'idée d'une société

1. Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici (1988), p. 19.
2. Guy Debord, *La Société du spectacle*, *op. cit.*, p. 170.

Extrait de la publication

sans le moindre pilote humanoïde. Il ne peut admettre que le pouvoir n'ait plus de tête, se jouant de nos carcasses selon une logique anonyme, sinon inhumaine.

Arnold Schwarzenegger ne gouverne rien. Il est gouverné par cette force abstraite, constituée de la somme de nos démissions, de nos pulsions égoïstes et de nos absences de volonté. Les patrons qui ont financé la campagne de l'acteur républicain ou les actionnaires qui suivent leur intérêt à court terme en se contrefoutant du chemin virtuel de leurs capitaux ne sont eux aussi que des gouvernés qui se croient gouvernants. Ils semblent les rouages vivants d'un Léviathan qui pourtant *n'existe pas*. Ils sont les pièces interchangeables d'une Machine impalpable, littéralement introuvable, qui les guide sans même qu'ils le réalisent. Comme d'autres homoncules humains, peut-être moins endormis, plus sceptiques ou ironiques que leurs congénères, j'ai certes conscience de cette emprise intangible sur mes pensées. Et donc mes actes. Je reconnais désormais ce tyran intérieur qui engourdit mon désir et enduit mes capacités de décision d'une fièvre d'inconstance passive. Sauf que je me sens tels ces clercs du Moyen Âge qui, ayant décrypté la mainmise de la religion sur la société, sur l'esprit de chaque individu, devaient pourtant se taire de crainte des bûchers de l'Inquisition. Ou qui, pas à pas, calmant l'expression de leur colère, tentaient malgré les risques de titiller le monstre religieux de l'intérieur de ses saintes entrailles. Je fouille les actes de ma désespérance philosophique sans contrainte, avec aussi peu d'égards pour la langue officielle des philosophes que peu d'estime pour le grand dévoreur capitaliste. Mais peut-être l'ogre m'a-t-il déjà mangé ? Car qui me dit que mes piques et mes ambiguïtés ne nourrissent pas ce Léviathan spectral, qui ne connaît nulle frontière entre mon être intérieur et mon environnement extérieur ?

Cette Chose métaphysique qui nous happe et sape notre singularité prend plusieurs patronymes selon les plumes qui tentent aujourd'hui d'en percer l'inaccessible identité. Jean

Extrait de la publication

Baudrillard la désigne comme une « *réalité intégrale* », puissance de calcul de tout et n'importe quoi, qui sévit au-delà même de l'idée de simulation. Simulation qui, par un curieux paradoxe, disparaît en tant que telle à l'heure de sa victoire sans merci, faute d'avoir préservé quelque modèle de la réalité tangible d'hier. La Machine que je traque dans ce livre, et dont Debord n'a jamais anticipé la nature profonde, est l'exact pendant du pouvoir et de l'imaginaire religieux qui gangrènent encore les deux tiers d'humains de la planète, cette population qui ne peut oublier ce qu'est la « réalité ». Ces gens ont les pieds dans la boue, crèvent de faim ou meurent au nom de Dieu, sans capote à l'appendice mais avec des grenades à la main. Les autres, les riches de tous pays et de toutes obédiences, subissent quant à eux une nouvelle Machine, fantomatique, née de l'Occident industriel et télécommunicationnel. Elle est l'essence de notre fiction dominante à nous autres, couvés que nous sommes sous la « *Grande Serre* » de prospérité que Peter Sloterdijk décrit comme un Palais de cristal[1]. Les exclus de cette sphère virtuelle qui n'a nulle géographie précise la voient comme un Eldorado de rêve... ou comme un enfer cauchemardesque contre lequel se lèvent désormais les légions d'Allah. D'un côté, donc, il y a l'ancestrale pauvreté, la survie vaille que vaille, et les bons vieux ressorts de la domination physique et métaphysique avec barbes de prophète et autres vierges dodues qui attendent sur les divans du paradis. De l'autre côté, le nôtre en Occident mais aussi celui de privilégiés de Chine, d'Inde, du Brésil et d'ailleurs dans les contrées de l'ex-tiers monde, s'ébat un extraordinaire Kraken capitaliste, cool et médiatique, dont les tentacules plongent dans les tréfonds de notre être, garant de nos richesses matérielles... et gardien de notre misère spirituelle.

C'est ce Kraken immatériel et télépathe qui anéantit la vieille notion de Vérité dont Debord ne veut se débarrasser, inconscient

1. Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal, À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Maren Sell Éditeurs (2006).

Extrait de la publication

de l'impureté comme du caractère fictionnel de sa propre posture. Mais cet animal métaphysique n'annihile pas toute possibilité de rébellion. Il pose juste la question d'une quelconque résistance en termes de lutte entre des imaginaires d'origines, de formes et de motivations différentes : ma fiction contre les leurs. Ou les fictions de mon choix contre celles qui m'étouffent. Je ne joue pas la Vérité contre le mensonge, car je ne connais plus ni l'une ni l'autre. J'essaie en revanche de creuser des chemins vers l'horizon qui me semble le plus désirable, le plus juste pour moi dans ou en dehors de notre « *Grande Serre* ». Alors je pioche, je trie dans une danse infinie d'inventions contradictoires, faites de mots ou d'images, de matières solides ou de rêves virtuels. Contre les fictions délétères du monstre aimable mais sans visage, j'extirpe des limbes un tableau surréaliste ou une installation interactive au bord du précipice. J'oppose à ses singeries médiatiques et boursières ma poésie violente et mes romans d'écrivains paranoïaques.

L'irruption des films amateurs et des blogs sur Internet, aussi soudaine, insignifiante et désordonnée que les boutons d'acné sur la peau d'une innocente victime adolescente, démontre ce terrible besoin de « fictionner » sa vie. Afin de survivre à cette nouvelle réalité, elle-même constituée d'une myriade d'histoires de fantômes, il n'y a guère d'autre solution que d'exercer ce « droit à légender » dont parlait Gilles Deleuze. Que de créer son propre « faux » avec son téléphone mobile et les logiciels de son ordinateur. Le quidam en quête de substance ne cherche plus une vérité absolue. Non, il fabrique vaille que vaille son propre roman de mots et d'images. Il bricole ses fragments de vie et de fictions personnelles et en extirpe sa fragile vérité à lui, artifice famélique pour résister à une société elle-même entièrement artificielle.

Car ainsi va notre nouveau monde, au-delà du mensonge : un mur géant d'images représentant une starlette des médias « *étendue sur un lit défait, est un paysage beaucoup plus réel que*

celui du désert du Sahara », explique J. G. Ballard. « *Les mensonges des politiciens sont la nouvelle réalité. La maladie mentale est une nouvelle forme de bonne santé. Les guerres à la télévision sont une nouvelle paix. L'aliénation est une nouvelle forme de communion. Rien n'est vrai. Rien n'est faux* »[1].

Jamais Schwarzenegger, riant symbole du libéralisme en cinémascope, n'oublie de sourire aux caméras, tel un gamin pour l'éternité. Ce môme adulte est gonflé à l'EPO ou autres substances à rendre le physique lisse et efficace comme une locomotive de TGV. Il est le frère du ressuscité amerloque ayant pillé sept fois le Tour de France – et qui, lui aussi, cet ami de Bush, cultive des ambitions politiques. Il est le super-héros du quotidien, le magicien musclé qui transforme les lessives, les paquets de cacahuètes et les contrôleuses de bus en décor de *Cendrillon*. Il est l'homme nœud, ignare et sans un radis en poche, qui a pourtant réussi. Mais il est aussi l'incorruptible bouledogue humanoïde qui lèche les fesses des électeurs obsédés par la sécurité. En 1976 sur une plage, alors qu'il n'était qu'un jeune acteur musclé, il s'était extasié sur les biceps d'un dénommé Tookie et avait rigolé avec lui. Trente ans plus tard, une fois gouverneur de Californie, il refuse la grâce à ce chef de gang repenti. Bref, cette vivante incarnation de la fiction dominante tient la seringue de chlorure de potassium qui arrête le cœur du condamné... La pure fiction dont il est le soldat idéal est une fiction tueuse. Ni vraie ni fausse, elle est terriblement réelle.

Sacré « Monsieur Univers » dès ses vingt printemps, Arnold rêvait d'être le maître du monde. Ou de le sauver, ce monde, ce qui revient au même. « *Quand on est le meilleur dans le cinéma,* avait-il avoué au magazine *Stern, qu'est-ce qui peut être le plus intéressant ? Peut-être le pouvoir. Alors on se met à faire de*

1. *Chronic'art*, nº 11, septembre-octobre 2003, « Phénomène de foire », interview de J. G. Ballard par Thomas Cazals et Cyril de Graeve.

Extrait de la publication

la politique, on devient gouverneur ou président[1]. » Il est devenu gouverneur de Californie. Mais dans notre société de souvenirs à vendre, Schwarzy n'est-il pas déjà depuis fort longtemps notre président virtuel ? Car il est l'incarnation de la « *misère symbolique* » dont parle le philosophe Bernard Stiegler : un être de fiction qui depuis des années envahit notre esprit de sa morale de boy-scout opportuniste. Un cliché vivant, prenant ses aises au cœur de notre mémoire tel un parasite virtuel qui se ferait passer pour le sourire de notre maman ou la première engueulade de notre papa. *Terminator* ou *Prédator*, l'image de Schwarzy est profondément en nous. Ce souvenir nous a été « imposé » par les industries culturelles, réduisant à feu doux le peu de singularité qui nous reste, mais avec notre consentement, ce qui rend cette cuisson diablement efficace...

Tout comme le président Ronald Reagan qui confondait selon Ballard la réalité et le souvenir plus ou moins précis des films qu'il avait tournés dans sa jeunesse, je me demande si Schwarzenegger n'a jamais été autre chose qu'un personnage de film. Son bus de campagne se nommait « *Predator* ». Un balai à la main pour signifier son message aux êtres les plus simplistes, il y promettait de « *terminater* » les impôts et d'éradiquer la bureaucratie. Cent jours après son sacre, il avait respecté ses deux premières promesses de « beauf » : supprimer la nouvelle taxe sur les cartes grises et interdire aux immigrés clandestins de passer leur permis de conduire. Et puis, incidemment, en avril, six mois après son « rappel », le nouveau gouverneur sauve « *de la noyade un homme saisi d'une crampe au large de l'île de Maui, à Hawaï*[2] », où il passe les vacances de Pâques. Héros hollywoodien pour toujours, le défenseur des familles et des automobilistes californiens plonge dans l'océan, se porte au secours d'un (in)fortuné vacancier et le ramène au rivage. *The show must go on...* Un show a ses stars, ou sa star, mais plusieurs

1. *Libération*, « Schwarzy décroche son plus grand rôle en Californie », 9 octobre 2003.
2. *Ouest-France*, 11 avril 2004.

figurants. Voilà bien le hic : à l'instar du vacancier, second rôle le temps d'un sauvetage, ne sommes-nous pas tous en train de devenir les figurants de ce show, selon les vœux d'un introuvable metteur en scène ? Ne vivons-nous pas tous dans la même insoutenable comédie, grand spectacle à l'échelle de l'Occident, chacun dans sa fonction, avec ou sans costard et pavillon de banlieue, les uns changés en ânes, poulets ou moutons obéissants, les autres sélectionnés pour leur capacité à mordre, mutés en loups et chiens sauvages ?

Qu'importe le poids de l'histoire, ou plus prosaïquement les conséquences de la décision politique. La probité ? Le sens des responsabilités ? Non, la politique à l'ère de l'audience n'est plus qu'une immense émission de variétés. Qu'importe que le petit nom du candidat de télé-réalité présidentielle soit Arnold, George ou Hillary, Segolène, François ou Nicolas, tant que chacun reste hypnotisé par le canon à photons. Où est l'acteur ? Où est le décideur ? Et comment différencier l'individu « réel » de son image ? Car c'est l'image qui sert de modèle et veille sur le cheptel. Culturiste devenu milliardaire grâce à l'immobilier, acteur puis prince politique, Schwarzy ne s'est-il pas construit selon le fantasme qu'il avait de lui-même, hallucinant miroir de la réussite à l'américaine ? À moins que ce ne soit son être hollywoodien qui l'ait ainsi façonné, robot médiatique tout de souriante mécanique en fer-blanc ?

Total Recall s'est-il seulement terminé un jour ? Peut-être le film est-il devenu réalité à notre insu, en pleine salle obscure, le mensonge de pellicule se substituant discrètement à ce qu'il nous restait de vérité solide ? Le mot « fin » ne signait donc pas la conclusion du divertissement hollywoodien. Il ne signifiait pas la clôture d'un film, mais symbolisait la mort de notre réalité à nous, assis dans la salle obscure. Il nous disait : « Attention, le film sort de l'écran, il continue dans votre monde que vous croyez à tort encore tangible, et qui n'est plus qu'un univers de fictions. »

Extrait de la publication

Table

Extrait de la publication

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBNFU3135N001
Dépôt légal : janvier 2007

Extrait de la publication